

Un dresseur de chevaux

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **28 (1890)**

Heft 4

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191500>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Comment faire pour communiquer avec Bordeaux ? pensa M. Tirard.

D'un commun accord, le conseil des ministres décida d'envoyer une estafette dans la Gironde.

Et voilà pourquoi le gouvernement a été si long à nommer un nouveau directeur des postes et télégraphes. »

Un dresseur de chevaux.

Il vient de mourir à Paris un écuyer très connu, M. Loyal, sur la pratique duquel le *Petit Parisien* donne les détails suivants, qui intéresseront sans doute de nombreux amateurs de chevaux :

« Il manquera aux habitués des spectacles équestres, ce M. Loyal, qu'on était si bien accoutumé à voir, avec son large col rabattu, sa moustache toujours noire et son long fouet à la main.

En a-t-il « présenté » des chevaux, dans sa vie, ce pauvre M. Loyal. En trente-cinq ans combien de braves bêtes, bien stylées, ont passé sous sa cravache, exécutant les exercices traditionnels, se dressant sur leurs sabots, changeant de pied, tournant sur elles-mêmes, se montrant dignes du harnachement coquet qu'elles portaient ! M. Loyal, c'était l'apôtre, le théoricien, voire le philosophe du dressage des chevaux ! Quand il parlait sur ce thème, il devenait éloquent. C'est que c'était tout son idéal, toute son existence, sa grande préoccupation. En fait, un homme qui n'avait pas dressé une douzaine de chevaux n'était, pour lui, qu'un bien mince personnage !

Il avait eu pour élèves tous ceux qui, dans les divers cirques, se consacrent à cette « spécialité » importante. Dans ce domaine, il était reconnu comme un maître par tous les écuyers. Au reste, il ne faisait pas mystère de ses procédés, et, tout récemment encore, il avait rédigé des notes sur ce sujet, qu'il avait communiquées à un fervent amateur des jeux du Cirque, M. Hugues Le Roux.

En somme, son système était assez simple.

Il est assez curieux de dire que M. Loyal, qui vécut toute sa vie avec des chevaux, n'avait pas la bonne opinion qu'il semblerait qu'il dût avoir de ces animaux.

Il déclarait, au contraire, que le cheval est fort borné. Il ne lui reconnaissait qu'une seule faculté, la mémoire. Partant de là, il fallait l'obliger aux exercices avec le caveçon et le fouet ; puis, quand on les lui avait logés dans la cervelle, le cravacher à la moindre résistance et lui donner des carottes en cas d'obéissance.

La cravache et la carotte, c'est la clef de toute la méthode des dresseurs.

Mais il y a un âge auquel il faut prendre le cheval pour l'éduquer, pour en

faire un animal savant, capable de recueillir des applaudissements du public, comme un artiste en vedette ; il faut qu'il ne soit ni trop jeune ni trop vieux : le bon âge, c'est cinq ans.

Sait-on quelle « progression », comme dit la théorie militaire, on suit pour façonner la bête ?

Si le désir vous prend jamais de vous livrer à cet art du dressage, — eh ! on sait qu'il y a des cirques privés, aujourd'hui, comme il y avait jadis des théâtres de société, — écoutez les conseils laissés par M. Loyal !

On commence par habituer le cheval à la piste, à le faire régulièrement tourner. C'est l'A B C du dressage. Puis, on lui apprend à s'arrêter brusquement, sur un signal. Le dresseur fait tout à coup claquer la chambrière devant les naseaux de son « élève ».

Pendant toutes les premières « séances », le cheval a le caveçon, — c'est, comme on sait, un demi-cercle de fer, armé d'une pointe aigüe, que l'on place sur le nez de l'animal, — et le dresseur tient une longe qui est passée dans ce caveçon.

Pour faire sauter le cheval, on l'encourage de la voix et du geste. Résiste-t-il ? un aide, dissimulé, lui applique un fort coup de cravache. Le dresseur, aussitôt qu'il a franchi l'obstacle, le régale de carottes.

Dans l'origine, à ce qu'on voit, ces prouesses de la bête ne sont pas du tout désintéressées. Le sentiment de la vanité est inconnu au cheval. Si, selon le mot célèbre, c'est par les diners qu'on gouverne les hommes, c'est par des carottes que l'on obtient l'obéissance des chevaux.

Le plus difficile, c'est de faire agencouiller le cheval. Nous ne savons si c'est par fierté qu'il répugne à cette position. Il est, en tout cas, certain qu'elle lui paraît fort désagréable.

On recourt à la surprise. On attache aux pattes de devant un bracelet au-dessus de chaque sabot, une corde y est fixée, dont le dresseur tient l'extrémité. On appelle subitement l'attention du cheval et une secousse lui fait perdre l'aplomb. Ici encore, comme toujours, reparait l'éternelle carotte.

Le pauvre cheval doit payer de nombreux coups de fouet son apprentissage du « changement de pied », avant d'avoir compris ce qu'on exige de lui par les ruptures d'allures auxquelles on le contraint.

En somme, il a bien acquis, par les fatigues des répétitions, les bravos dont on le récompense. Mais y est-il bien sensible ? Il ne faudrait peut-être pas attribuer sa docilité à de trop nobles motifs !

L'« élève » préféré de M. Loyal avait été la jument *Tulipe*, qui eut son heure de célébrité. Mais elle est aujourd'hui comme certaines « étoiles » du théâtre, qui, après des succès éclatants, sont retombées dans l'obscurité. Elle a actuellement vingt-deux ans, et elle jouit d'une retraite bien gagnée, ayant à présent des carottes à discrétion sans être obligée de les mériter. M. Loyal n'avait jamais voulu se défaire d'elle : il prétendait le plus sérieusement du monde qu'elle enseignait les traditions du Cirque aux nouveaux chevaux que l'on faisait travailler. »

Le dernier jour d'un condamné.

Allons ! tout est prêt pour le sacrifice ! Ils m'ont tiré du bouge infect où je croupis depuis si longtemps, et là-bas, au fond de la cour, dans la pâleur livide du jour qui commence, — et qui, hélas ! sera le dernier, — je distingue vaguement les apprêts du supplice : l'échafaud, — une mauvaise machine, encore rouge de son dernier crime, — des cordes, une corbeille, que sais-je encore ?

A ce spectacle, mon sang se fige dans mes veines. Et puis, ils sont là quatre ou cinq bourreaux, — en faut-il tant pour venir à bout de moi ?... Et cette horrible vieille qui ricane en me regardant ! elle brandit je ne sais quel instrument dans ses mains tremblantes ; va-t-elle aussi s'aider à la sanglante besogne ? Pauvre folle ! tu ne dois pas avoir à vivre encore longtemps. La pitié sied aux vieillards, et pourtant, dans tes yeux ternes, je vois comme un éclair de joie féroce !... Qu'ai-je donc fait, mon Dieu ! pour que ma vie leur coûte si peu !...

Au moment de mourir, les souvenirs de ma vie, pourtant si courte, — car je suis jeune encore, — se pressent dans mon cerveau qui s'obscurcit... J'étais heureux ; on m'avait donné un compagnon de mon âge, avec lequel nous gambadions joyeusement, sans souci du lendemain, ne pensant qu'à courir, dormir ou manger. Oh, manger surtout ! insouciant que j'étais !... Mon maître nous nourrissait fort bien et, jeunes comme nous l'étions alors, nous prenions pour de la sollicitude, ce qui, chez lui, n'était que de l'intérêt... Hélas ! c'est la glotonnerie qui nous a perdus !

Ce pauvre compagnon ! il m'a précédé de quelques jours dans l'éternité ! Lui, si gai, si enjoué, il était devenu tout d'un coup taciturne et grognon, ce que j'attribuais à un embonpoint précoce qui alourdissait peu à peu ses facultés. Lui qui partageait joyeusement avec moi les copieux repas que l'on nous servait, en était venu à se dégoûter de tout. Bref ! un jour il ne mangea plus ; je crois qu'il sentait sa fin prochaine.

En effet, le lendemain, notre maître vint nous voir ; il examina attentive-